

REPRÉSENTER L'INCERTITUDE

Il y a maintenant un an, le 17 mars 2020, la France se confinait. Chine, Italie, Espagne, puis Inde, États-Unis... tels des dominos, tous les pays du monde ou presque prenaient à leur tour cette décision, face à un virus dont on ne savait rien. Depuis, l'épidémie s'est installée dans le temps long et le monde vit au rythme déconcertant des confinements, déconfinements et reconfinements. À l'heure où nous écrivons ces lignes, les dirigeants français ont, pour l'heure, choisi de ne pas recourir à un troisième confinement. Comment ne pas s'en réjouir, tant le confinement met à mal la vie humaine dans ses multiples dimensions ? Parce qu'il empêche nos vies sociales, intimes, politiques, il ne peut s'agir que d'une mesure de dernier recours. Mais nous savons aussi que la situation ne tient qu'à un fil et que la décision de reconfiner peut être prise du jour au lendemain.

À l'appui d'une telle décision justement, il y a des indicateurs et des modèles mathématiques. « Taux d'incidence », « nombre de reproduction de base », « taux d'occupation des lits en réanimation » : ces expressions sont presque entrées dans le langage courant et tout un chacun se fait une idée de ce qu'elles désignent. De là à savoir ce que recouvrent précisément ces chiffres, ou comment chaque indicateur est construit, il y a un pas. Bien plus obscurs encore pour le profane sont les modèles mathématiques utilisés pour anticiper l'évolution de l'épidémie. On se souvient de la controverse suscitée au printemps dernier par le modèle du professeur Neil Ferguson, de l'Imperial College de Londres. Prédissant cinq cent mille morts à venir au Royaume-Uni, il fut surnommé

« professeur Confinement » par la presse, et ses travaux ont pesé lourd dans la décision, prise par de nombreux gouvernements, de confiner la population. « Voici ce qui se passerait si... » est en somme la formule de ces modèles prédictifs, testant plusieurs hypothèses possibles, jouant sur différents paramètres, selon les scénarios que peut envisager la puissance publique. Mobilisés à l'appui d'une décision, ils ne sont pas censés s'y substituer. Reste que, à travers l'usage qui en est fait dans le débat public aujourd'hui, ils font figure de nouveaux oracles. Toute courbe ascendante nous prépare à une décision qui paraît inéluctable, et tout « palier » nous suspend dans l'attente.

Ce rapport de l'action publique aux instruments de mesure et de prédiction s'inscrit dans une évolution de long terme, que le contexte de la pandémie rend seulement plus manifeste. Depuis les années 1980, le recours aux indicateurs dans la conduite des politiques publiques s'est accéléré, promu par les institutions internationales pour renforcer une culture de « gestion » dans les administrations, au service d'une action

Toute courbe ascendante nous prépare à une décision qui paraît inéluctable, et tout « palier » nous suspend dans l'attente.

plus « performante ». Il n'y a pas là que des gros mots. La démarche consistant à quantifier, évaluer et calculer est devenue incontournable, pour les administrations comme les décideurs publics. Il faut cependant aussi prendre la mesure des

effets de dépolitisation que produit le recours systématique à l'indicateur : en objectivant un phénomène, il donne à la décision qui s'y applique une aura d'évidence. Quant aux modèles prédictifs, ils investissent des domaines de plus en plus nombreux, de l'octroi de crédit par les banques à certaines décisions de justice. En ce domaine comme en d'autres, la survenue du virus n'a fait qu'accélérer des tendances déjà bien engagées.

Les graphiques qui se multiplient dans nos journaux et sur nos écrans en témoignent mieux que toute analyse : indicateurs chiffrés et modélisations mathématiques tiennent lieu par défaut de représentation de ce qui nous arrive, comme pour mieux conjurer l'incertitude, et quand bien même une prévision chasse l'autre. On sait qu'il y a un monde entre l'expérience des personnes sans emploi et l'évolution d'un taux de chômage. Nous éprouvons la même sensation d'écart entre le tracé d'une courbe et les bouleversements qu'occasionne le virus dans nos vies familiales, professionnelles, dans notre rapport au temps ou au corps. Mais on sait

qu'en démocratie, la question de la représentation n'est jamais anodine. Se représenter un phénomène, c'est déjà en appeler à un certain type de réponse. Or les chiffres qui nous donnent à voir notre situation, la manière dont ils sont élaborés et surtout celle dont nous pouvons les interpréter ne sont pas ouverts à la délibération démocratique. C'est une autre façon que le virus aura eue de nous fragiliser.

Esprit